

Radu Turcanu

À propos de
Champ lacanien, revue de psychanalyse (EPFCL)
n° 2, mars 2005
« Psychanalyse et politique/s »

Le choix du thème pour ce deuxième numéro de la *Revue de psychanalyse du champ lacanien* n'est pas neutre. On peut lire ici le témoignage de nos collègues concernant une politique, individuelle et de l'École, qui, dans la ligne de celle promue par Lacan, exige que la psychanalyse sorte de la quasi-clandestinité qui l'a trop souvent enveloppée et qui d'ailleurs a perdu en bonne partie la psychanalyse américaine. C'est précisément cette politique de Lacan qui a sauvé la psychanalyse en France et qui fait que l'on a toujours un objet à défendre vigoureusement contre les attaques les plus diversifiées, qui ne visent ni plus ni plus moins que son achèvement. J'exagère à peine. La dernière en date de ses attaques est *Le Livre noir de la psychanalyse* qui vient de sortir en librairie et qui, bien que n'apportant rien de nouveau comme argumentaire, risque de produire des vagues dans les médias friands de ce genre de « révélation ».

Dans ce contexte, le dossier « Psychanalyse et politique/s » proposé aux lecteurs dans ce numéro de la revue arrive au bon moment et offre des contributions riches en idées et en hypothèses, et qui sont animées par ce souci de la démonstration et de la nuance dont on ne peut plus faire l'économie aujourd'hui.

Le « Liminaire » de Luis Izcovich donne le ton : une politique de la psychanalyse lacanienne existe bel et bien. Elle consiste dans le fait de soutenir, et même de supporter, comme un vrai supporter, le désir de l'analyste – produit d'une cure menée à terme –, l'acte de l'analyste – qui opère dans une cure – et le discours analytique – qui confronte et finalement interprète les autres discours. Rude tâche, qui implique le nouage entre l'impureté du désir, l'horreur de l'acte

et l'en-corps de l'éthique ; si l'un des trois manque à l'appel, c'est la psychanalyse qui fout le camp. Néanmoins, on jugera les élèves de Lacan par rapport aux « justes suites » qu'ils donnent à cet enseignement, rappelle notre collègue.

Dans son article « Psychanalystes, encore un effort », Colette Soler apporte des éclaircissements concernant le glissement proposé dans le titre de ce numéro à propos du mot politique/s. D'abord, précise-t-elle, c'est la façon de concevoir la psychanalyse qui décide de la politique qu'on adopte, individuellement ou en groupe. Promouvoir le « discours de la norme », la maîtrise et la connaissance comme outils de « rééducation » et l'élimination des symptômes comme unique but de la cure, tout cela représente l'envers de ce que la psychanalyse, avec Lacan, a comme finalité. Quand on évoque *la politique* de la psychanalyse, écrit Colette Soler, il est question plutôt du bien-penser et du bien-faire, d'une doctrine et d'une pratique qui appellent obligatoirement un troisième terme, le bien-dire, donc l'éthique – d'où le clin d'œil à l'article « Kant avec Sade ». Encore un effort pour être psychanalystes, car au savoir et à la pratique, à la stratégie et à la tactique, il faut ajouter le temps et la place de leur énonciation, le dire qui, d'être si facilement oublié, risque de laisser les deux autres en suspens et de les rendre d'autant plus vulnérables. En effet, c'est quand ils manquent à leur devoir de bien dire que les psychanalystes deviennent une cible facile. À côté du bien-penser et du bien-faire, dont on peut savoir plus ou moins d'où ils viennent – de ce qu'on appelle une formation –, le bien-dire, en revanche, reste sans « origine ». Il est néanmoins repérable, car il implique le temps de son articulation aux dits, temps logique donc – notamment le temps de conclure –, ainsi qu'une place dans un discours, celle de l'agent cause du désir. L'effort supplémentaire de bien dire est élevé ici au rang de politique (sans « s ») de la psychanalyse. À côté de l'effet thérapeutique, plus que souhaitable, nécessaire, ce *plus d'effort effectue* une psychanalyse, en tant que finie, et produit aussi l'analyste, en tant que muni d'un désir qui supporte l'acte. Dans le fil de la démonstration serrée de cet article, on pourrait dire qu'au commencement d'une psychanalyse, il y a le bien-dire de sa fin. D'où la question de la « rectification de la position éthique » – le « encore un effort » ! –, ainsi que celle de la passe. D'où également, ajoute l'au-

teur, la « seule politique possible » pour le psychanalyste, dans les cures qu'il mène et dans l'institution qui le reconnaît.

Michel Bousseyroux écrit un remarquable article sur « Le désir de l'analyste », où il déplie d'une manière limpide la raison pour laquelle Lacan parle de ce désir comme d'un désir impur. « [...] l'objet, au terme de l'analyse – lit-on ici – n'est pas à sacrifier sur l'autel du Dieu obscur de l'amour absolu. Il y a, bien au contraire, à l'en faire déchoir. Il y a à le faire déconsister [...]. Ce reste du fantasme et cette cicatrice de la castration sont, comme on peut le lire dans la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École", (a) et $(-\phi)$, le "pur objet" et le "pur manque" qu'à la fin le psychanalysant sait être dans son désir, en tant que ce sont les valeurs qui livrent la solution de l'équation à une inconnue à poser du passage du psychanalysant au psychanalyste, le désir du psychanalyste y venant en position de l'"x"» (p. 33). L'analyse est une partie non pas à deux mais à trois, où le troisième joueur est « la réalité de la différence sexuelle », lieu de « la plus radicale pudeur » et de l'impossible de savoir. Le désir de l'analyste, précise l'auteur, est « ek-topique » et se trouve à l'opposé de cet impossible de la réalité sexuelle, dans un lieu d'où, une fois traversé « le champ de l'attendu », l'analyste peut laisser du jeu à la pudeur, « donner du jeu à ce qu'elle garde, en la portant à son point le plus parfait qui est le point où, manquant de garde, elle peut se trahir » (p. 35).

Sol Aparicio traite du « déclin du père » tel qu'il est exposé dans les élaborations de Lacan. Ce déclin du père est-il corrélatif d'un certain gommage de la différence sexuelle dans notre civilisation, ainsi que de l'effet de substitution du Nom-du-Père par le désir de la mère ? Cela marquerait-il non seulement un échec de la métaphore paternelle pour le sujet, mais aussi, sous la seule égide du « nommer à », un retour en force d'un ordre social de « fer » – selon les termes de Lacan ? Question importante, car cet incontestable *lâchage* de la fonction paternelle est différemment interprété de nos jours, soit comme une sorte de psychotisation généralisée, soit comme le passage à un nouveau genre de perversion. Selon Sol Aparicio, les deux ordres nouveaux qui sont « la revendication d'un droit à jouir » et « une fermeture de l'inconscient » représentent plutôt les signes du fait que la fonction paternelle est rendue supplémentaire, là où elle

était indispensable. Dans ces conditions, c'est le sinthome, distinct du symptôme névrotique, qui apporte ici le nouage nécessaire.

L'article de Luis Izovich apporte des précisions fort utiles concernant l'inscription institutionnelle du désir de l'analyste, ainsi que le lien qui existe entre l'analyse personnelle et sa portée dans une École de psychanalyse, celle qui supporte et fait reconnaître ce désir. Une psychanalyse est didactique, ou pas, selon sa fin, tout comme la partie entre les deux joueurs est une psychanalyse, ou pas, en fonction du résultat, à savoir de la mise finale, ce qui éclaire du même coup l'entrée, le début de la partie.

Cet article, dont l'enjeu principal est « la formation de l'analyste », constitue également une bonne introduction au segment suivant, le recueil d'articles et la table ronde autour de la question « L'analyse de l'analyste : qu'exigeons-nous de sa fin ? ».

La participation au débat de collègues d'autres associations psychanalytiques (APA en Argentine, le IV^e groupe et l'APF en France) nous offre l'occasion de nous familiariser avec les orientations des uns et des autres et de nous rendre plus soucieux de bien dire notre propre politique. Car ces positions des collègues d'autres associations ne sont pas toujours connues, si ce n'est indirectement, par oui-dire et par interprétations personnelles. Cela est vrai même quand il s'agit des options politiques de notre École. En effet, la pratique des rencontres intra-École, ainsi que celle des comptes rendus sur des sujets « ardents » tels que « la politique de l'École », au-delà de ce sur quoi nous sommes d'accord (formation, transmission, garantie, passe, etc.), pourraient connaître un sort meilleur. Il manque un argumentaire plus développé et exposé plus souvent sur ces options ainsi que le dire qui leur correspond, ou plus précisément le contexte (y compris celui historique) qui les motive. Il s'agit non pas de savoir, finalement, le vrai sur le vrai, mais de sortir peu à peu d'une lente, mais sûre, installation dans le soupçon et dans une certaine méfiance.

Revenons aux textes et au contexte. Qu'apprend-on de nos collègues argentins et français ? D'abord qu'ils sont lacaniens sans l'avouer ; ensuite que, de leur propre aveu, ils ne sont pas lacaniens. Difficile de sortir de ce dilemme. Ils veulent bien citer Lacan et ils utilisent ses concepts avec une certaine habileté, mais pas question, par exemple, de penser la cure analytique comme terminable ou

comme didactique en elle-même. C'est pourquoi ces rencontres utiles et sympathiques ne devraient pas nous faire oublier l'enjeu, qui est celui de la politique, donc de la survie, de la psychanalyse.

Le transfert reste au centre du débat : « [...] la fin [d'une analyse] ne dépend pas de la dissolution du transfert mais du transfert lui-même [...]. La fin d'un processus comme travail d'ensemble "terminable" ouvre dans ce sens la temporalité à l'interminable de l'analyse, à l'infini de la transmission, au transfert du transfert », écrit ainsi Abel Faïnstein, président de l'APA (p. 65). « C'est le transfert, donc », voilà ce que je me dis et redis à chaque fois que se posent ces questions : qu'est-ce qui distingue les psychanalystes et leurs pratiques ? Pourquoi les psychanalystes se déchirent-ils entre eux ? Le nom de Ferenczi est mentionné à plusieurs reprises ici, pour nous rappeler que toute l'histoire de la psychanalyse semble suspendue à la question du transfert, à son maniement en fonction de la structure psychique, à sa dissolution ou non, à son interprétation.

À propos de l'interprétation, Daniel Widlöcher, président de l'IPA, qui avait déjà laissé entendre lors de son intervention au local des Forums l'année dernière qu'il ne s'était occupé de patients psychotiques qu'à l'hôpital, écrit, non sans lancer une pique en notre direction : « Serait-il d'ailleurs possible de soigner le transfert ? Et même de l'analyser ? D'ailleurs, s'agit-il d'analyser le transfert ? [...] La permanence de l'activité psychique inconsciente, celle du ça, prête à une tâche analytique sans fin ; nous l'appliquons à nos analysants, eux nous l'appliquent et le travail psychique de la psychanalyse n'a pas de fin [...] Car le travail de l'analyse sans fin se poursuit non pas dans le secret d'une pratique qui, à ne s'autoriser que d'elle-même, se relierait sur elle-même » (p. 92). On ne peut pas dire qu'on ne l'a pas lu. Selon Widlöcher donc, ce serait le supposé secret d'une *certaine* pratique, « qui ne s'autorise que d'elle-même », qui mettrait en danger la psychanalyse et qu'il faudrait donc condamner (éliminer ?). Doit-on s'étonner que ce soit le même qui a travaillé avec l'équipe de l'INSERM à la rédaction du fameux rapport sur l'efficacité des psychothérapies ?

Un autre aspect du lien entre psychanalyse et politique est abordé dans les quatre articles suivants de ce numéro de la revue. Il s'agit de l'influence dominante qu'exercent à notre époque les

discours de la science et du capitalisme et de la façon dont la psychanalyse leur fait face.

D'abord, comme il l'a déjà remarquablement fait par le passé, Sidi Askofaré, après avoir donné quatre définitions de la politique (exercice du pouvoir, pratique du traitement du réel du lien social, institution sociale du gouvernement et instance de définition des fins de l'action dans les pratiques sociales), traite du discours du maître et de son envers, le discours du psychanalyste. Dans le cas du premier, c'est le maître moderne qui est aujourd'hui aux commandes et il a comme support de son pouvoir « l'exclusion du fantasme » (p. 100). De son côté, la science qui, nous rappelle-t-on, est décrite par Lacan comme étant un fantasme (dans son séminaire « Le moment de conclure »), réintroduit le fantasme dans la politique contemporaine, avec la conjonction que ce fantasme opère entre « la volonté de jouissance » et « la volonté de maîtrise et la méconnaissance de cause ». L'auteur propose alors, comme solution face à cette politique du fantasme, la politique du symptôme (avec une interrogation à la fin), qui serait celle de la psychanalyse, selon une expression de Colette Soler.

Christian Demoulin ajoute au débat une réflexion riche en formules mémorables à propos des quatre discours principaux (du maître, de l'université, de l'hystérique, de l'analyste), plus les deux dérivés : le discours de la science et celui du capitalisme. L'histoire de ces discours est retracée ici d'une manière condensée. Le capitalisme, par exemple, tient sa force de la recherche individuelle du plus-de-jouir, alors que le communisme se fonde (se fondait) sur le Plan et le Parti. Comment est-on arrivé là, voilà la question qu'il faut se poser. « [...] d'un côté, le discours du maître mercantile vient en renfort du discours de l'hystérique comme discours de la liberté d'entreprendre et cela aboutit au développement du discours du capitaliste. De l'autre côté, le discours du maître vient renforcer le discours de l'université comme discours du savoir sur le juste, c'est le socialisme. Si on y ajoute l'ambition d'un savoir technique et économique, cela aboutit au communisme, que Lénine définissait par une formule choc : le communisme, c'est le socialisme plus l'électricité » (p. 116). Il s'agit de voir comment la psychanalyse offre une sortie des arcanes sans fin du discours capitaliste dominant aujourd'hui.

Marc Strauss se risque dans un exercice téméraire, celui de recenser « les prédictions de Jacques Lacan ». Il en extrait un point essentiel, celui concernant la ségrégation et le racisme nouveaux induits par la science, en rapport direct avec une régulation nouvelle de la jouissance : la consommation sans limites.

Claire Christien-Prouët écrit sur « Le président Wilson » de Freud et Bullitt et retrace ainsi le parcours de cet « homme qui “aimait les hommes en général” » et que Freud décrit comme occupant une position féminine passive envers son père, d'où son surmoi redoutable.

La séquence suivante de la revue s'intitule « La psychanalyse dans les institutions » et expose deux conjonctures extrêmes où la psychanalyse est non seulement en difficulté, mais en danger de rendre l'âme : les CMPP et les hôpitaux psychiatriques. Dans le cas des CMPP, Didier Grais, Claire Christien-Prouët, Jean-Pierre Drapier et Claire Harmand posent tour à tour des questions et essaient d'offrir des réponses à propos de la volonté du pouvoir politique en ce qui concerne les CMPP. En les lisant, on se rend compte que là aussi rien ne peut arrêter la contamination de ce pouvoir par le virus du scientisme et de la rentabilité, et que la seule façon d'y parer est l'appui permanent sur une clinique sous transfert. Les hôpitaux psychiatriques se retrouvent dans une situation similaire, à laquelle nous introduit Maria Vitoria Bittencourt. Claudine Beaussier, Françoise Gorog, Françoise Josselin, Claude Léger, Agnès Metton et Carole Mitaine écrivent à propos du harcèlement dans l'institution, du patient psychiatrique en train de devenir *kakon* de la société, de la clinique sans transfert, du *faire évaluer*, de la décision anonyme et « anonymisante » et, respectivement, du facteur économique et de la plus-value. Voilà autant de raisons qui ont de quoi nous inquiéter et qui montrent qu'une grande partie de la bataille pour la survie de la psychanalyse se donne dans ces lieux où le soin risque de devenir un enjeu statistique et d'évaluation vide.

Dans la rubrique « Entre champs », Olivia Dauverchain nous présente deux textes à lire absolument, l'un de François Jullien sur l'indifférence de la Chine à la psychanalyse, l'autre de Jean Paul Dollé qui, sous la forme des réflexions d'un philosophe, avance des distinctions pertinentes entre le discours analytique promu par

Lacan et les politiques, de gauche comme de droite, qui ont souvent comme produit le bouffon gauchiste et la canaille capitaliste. Quant à la question « quelle place pour la psychanalyse en Chine ? », abordée dans l'article de François Jullien ainsi que dans l'entretien avec Laurent Cornaz, il faudrait d'abord déchiffrer d'une manière plus explicite ce rapport inouï au langage, et donc à l'inconscient, qu'ont les Chinois, car dans leur cas il s'agit d'un côté d'une langue écrite, classique, celle des textes fondateurs, mais qui ne se parle pas, et de l'autre côté d'une langue parlée qui s'écrit en empruntant les caractères de la langue classique.

Les pages cliniques sont assurées dans ce numéro par plusieurs collègues qui écrivent sur le rapport entre la théorie et la pratique lacaniennes, entre le penser et le faire dans leur lien incontournable avec le dire.

Frédéric Pellion fait un examen fin de ce que Freud appelle « une nouvelle action psychique », notion qui lui permet de différencier le moi idéal et l'idéal du moi dans son texte « Pour introduire le narcissisme ». Chez Lacan, cette action se déplace vers un « lieu qui nous paraît lui être plus propice, à savoir celui de la relation ambiguë qui noue, dans le symbolique, l'idéal qui tempère la jouissance et le surmoi, en matérialisant au contraire les impératifs » (p. 225).

Brigitte Hattat présente un cas où, par une intervention opportune, elle réussit à déjouer la ruse de sa patiente qui assimilait l'analyste à la drogue.

Dans un passionnant dialogue à distance, Christian Demoulin et Jean-Jacques Gorog soulèvent de nouveau l'épineuse question du diagnostic. D'un côté, dans son article « Du diagnostic », Christian Demoulin appuie la distinction entre la forclusion du Nom-du-Père et la forclusion de la castration, ainsi que le fait que l'échec de la métaphore paternelle n'équivaut pas obligatoirement à la forclusion. D'où l'hypothèse que, sous la volonté de jouissance caractéristique du discours capitaliste, se cache une forme nouvelle de rapport du sujet à son inconscient, un « homme sans faille », situable entre le « nommer à » (voir plus haut) et la jouissance cynique. De l'autre côté, Jean-Jacques Gorog (« Clinique et politique... du diagnostic ») développe la question du diagnostic à partir de la psychose et de la résistance (à la diagnostiquer aussi) qu'elle pourrait réveiller chez

l'analyste. Pourquoi, devant cette difficulté, chercher à tout prix à inventer une autre structure clinique ? Alors qu'en fait il s'agit de montrer à la fois comment la métaphore paternelle, qui n'est pas la métaphore du sujet, est un élément de structure et constitue un ratage chez tout un chacun – d'où le symptôme –, et comment l'Autre reste inconsistant pour le névrosé *et* pour le psychotique. D'où l'intérêt de repérer, là où aujourd'hui on aime parler des père-versions ordinaires, plutôt les « masques de la forclusion du Nom-du-Père », quand le sujet « fait exister l'Autre au moyen de la jouissance » (p. 250).

Avant de conclure, je tiens à remercier les collègues qui s'occupent de la rubrique « Lacan dans la langue de Freud » et qui font un excellent travail. Dans ce numéro, Jacques Adam écrit quelques pages captivantes sur la notion freudienne de *Verleugnung*, traduit par Lacan par « démenti » et non pas par « déni ». Il suffit de lire cet article, tout comme celui sur la *Versagung* dans le précédent numéro de la revue, pour se rendre compte que Lacan fait le retour à Freud en bonne partie en travaillant les concepts freudiens et en proposant des traductions nouvelles qui éclairent du coup les textes de Freud.

Enfin, une dernière invitation à la lecture : ne manquez pas les pages consacrées aux publications récentes, elles sont informatives et bien écrites par Marc Strauss (sur *Métamorphoses de la parenté* de Maurice Godelier), Anita Izcovich (sur *Psychanalyse des enfants séparés* de Jenny Aubry), Jean-Pierre Ledru (sur *Le Sujet derrière la muraille* de Rainier Lanselle), Colette Chouraqui-Sepel (sur *J'accuse* de Jean Améry), Anne Lopez (sur *Les Paranoïaques et la psychanalyse* de Luis Izcovich) et Françoise Josselin (sur la revue *L'Évolution psychiatrique*).

Remarquable ce deuxième numéro de notre revue, tout comme le fut d'ailleurs le premier. Félicitations à Martine Menès, la nouvelle responsable de la rédaction, et à son équipe. Nous attendons impatientement le prochain numéro.